s'attachant à la place de l'Égypte dans l'Exposition universelle de 1867), une le Proche-Orient (C. Robin sur la mission d'Ernest Renan en Phénicie), une l'Afrique du Nord (P. Morizot sur les débuts de l'archéologie romaine en Algérie), une la Grèce et la Macédoine (M. Sève pour les missions scientifiques envoyées à cette époque dans ces régions), une les antiquités nationales (Y. Le Bohec à propos d'Alésia), deux l'enrichissement des collections françaises sous le Second Empire (G. Nadalini pour la collection Campana, J.-B. de Vaivre pour les canons de Rhodes offerts par le sultan Abdülaziz à Napoléon III), trois interventions situant plutôt le type d'intérêt que l'empereur portait aux témoignages du passé, qu'ils fussent littéraires ou matériels (G. Ferragu, A. Laronde, R. Recht), et deux autres — le colloque se passant en pays niçois — à la situation particulière de Nice, alors rattachée à la France à la suite de la campagne d'Italie (G. Pécout pour le cadre politique et social du rattachement, P. Arnaud pour les aspects archéologiques).

Dans ce vaste panorama, tout n'est certes pas lié à l'action personnelle de l'empereur — le développement de l'archéologie en Algérie n'a pas attendu le Second Empire — et a même parfois été fait contre son gré — Mariette se considérait avant tout comme le responsable du patrimoine égyptien et n'a pas hésité à s'opposer au cadeau que le khédive Ismaïl Pacha voulait faire à l'impératrice, séduite par des bijoux qui avaient été retrouvés dans la tombe de la reine Ahhotep, ce qui a provoqué un froid durable entre le souverain et lui. Mais ce volume n'en montre pas moins que ce Napoléon le Petit, tant décrié lorsque la France eut changé de régime (cela n'entrait pas dans le cadre du volume, mais on peut se souvenir des critiques qui ont été adressées sur les fouilles menées sous son égide à Alésia), a voulu mener une grande politique culturelle, lançant des missions dans les Balkans et en Phénicie, comme son oncle l'avait fait, en son temps, lors de l'expédition d'Égypte, veillant au développement de l'archéologie nationale comme à l'enrichissement des musées. Sans doute n'avait-t-il pas, comme il en aurait peut-être rêvé, l'étoffe d'un érudit, mais au moins sut-il s'entourer de collaborateurs de valeur — et ce n'est pas un des moindres intérêts du livre que de rappeler l'importance de Victor Duruy, voire du Badois W. Froehner. Et, rappelle Y. Le Bohec, on le voit, dans sa lecture des *Commentaires* de César, s'attacher, d'une manière étonnamment moderne, à la vision du légionnaire de base, faire partager aux lecteurs de *La Guerre des Gaules* de César ses peurs et ses fatigues. Il est de bon ton aujourd'hui de donner une image positive du Second Empire : comme le souligne P. Toubert, tirant les conclusions du colloque, la lecture de ces pages montre que ce n'est pas injustifié, malgré les limites de celui qui présidait alors aux destinées du pays.

Dominique Briquel.

Épigraphie. Paléographie. Numismatique

Christian Touratier, *La Fibule de Préneste* (Collection « Langues et langage », n° 23) : Aix – Marseille, Presses Universitaires de Provence, 2013, 273 pages.

L'Auteur, un linguiste très marqué par la tendance néo-bloomfieldienne et surtout intéressé par la syntaxe synchronique du latin, a subi, comme beaucoup d'autres, la fascination de l' « affaire » qu'a provoquée Margherita Guarducci en 1980, par son refus catégorique de reconnaître l'authenticité de notre plus ancien texte latin,

sinistroverse, comprenant quatre mots et datable, d'après la facture du bijou, du VII^e siècle av. J.-C. La réputation de l'illustre épigraphiste, spécialiste reconnue du grec, mais aussi intéressée par les inscriptions latines (la crypte de saint Pierre), a entraîné des réactions en chaîne.

Chr. Touratier a tenté une mise au point objective, en retraçant dans sa Première partie la chronique de la découverte et de l'exploitation du bijou d'or inscrit, de 1887 à nos jours. Dans son souci d'exhaustivité, il a constitué une sorte d'anthologie des opinions discordantes en prenant la peine de traduire en français tous les textes étrangers, faisant ainsi écran entre les langues originales et leur rendu en français (sauf pour les titres, souvent malmenés). L'information est remarquable (malgré ses défaillances) et suppose de longues recherches, en particulier pour les innombrables articles italiens, souvent très difficiles à trouver. Voyons maintenant le contenu des dix premiers chapitres (non numérotés).

1) Le « dossier » (p. 7-8) donne le titre des neuf chapitres suivants avec le sujet traité, en signalant d'emblée quatre études, la plus ample étant celle de M. Hartmann (2005), après les origines, dévolues à Wolfgang Helbig et F. Dümmler (1887), puis l' « affaire » : les doutes de A.E. Gordon (1975) et le rejet par M. Guarducci (1980), enfin la conclusion positive de E. Formigli (1992), pour l'expertise archéométrique, continuée par A. Franchi de Bellis (2007) pour la langue du texte (l'affaire était réglée depuis longtemps).

2) La « première présentation » (p. 9-11) : le 7 janvier 1887, à Rome, par W. Helbig, le vice-secrétaire de l'*Institut archéologique allemand*. Très affirmatif sur le texte latin archaïque sinistroverse, mais très vague sur l'origine du bijou, acheté en 1871, disait-il, sur le marché, une fibule d'or à arc serpentant, type fréquent au VII^e siècle. Témoignage capital pour l'antiquité de l'écriture dans le Latium. De son côté F. Dümmler met l'accent sur le digramme ⅁H notant [f], innovation face au latin F et à l'étrusque 8. Les *Mitteilungen* de l'Institut allemand donneront sur le champ les articles, mis en forme, des deux savants. Le parfait à redoublement, *vhevhaked*, sans apophonie évidemment, a son répondant à Bantia, en osque, avec le subjonctif *fefacid* et le futur antérieur *fefacust.*

3) Parmi les « escarmouches » (p. 13-18), G. Lignana, tout seul, ouvre la marche dès 1887, en trouvant le texte trop conforme aux reconstructions admises, avec cependant des erreurs comme le H qui suit ⅁, et la langue relèverait de l'osque ; ce n'est guère décisif... Pas de réserves ailleurs : F. Bücheler, M. Bréal, A. Ernout, A. Meillet (en 1928 !) etc. La mention du *Führer*[3] (1913), le guide des Musées de Rome, dirigé par Helbig, qui exprime des doutes, n'est pas non plus à sa place chronologique.

4) « Les avancées de l'étruscologie » (p. 19-32) concernent d'abord le digramme *vh* (l'addition de *h* fait de *v* une sourde : *f*) confirmé entre 1888 et 1891 par son existence en étrusque (Deecke, Lattes) comme en vénète (C. Pauli). Les explications de Gordon n'apportent en 1975 rien d'important à cette constatation ; ce n'est pas encore le lieu d'exposer les dénis de M. Guarducci (en 1980) et de Pfister (1983) ou encore A. L. Prosdicimi (1980).

5) Les « pérégrinations de la fibule » (p. 33-44) sont purement anecdotiques, se résumant à une guerre de conservateurs (Barnabei et Pigorini) et à un passage de la Villa Giulia au Musée Préhistorique, où la fibule demeure encore (malgré l'inscription !). On notera un témoignage important de G. Karo (lettre de 1900) sur la découverte de la fibule volée par le *caporale* sur le chantier non surveillé de la *Tomba Bernardini* et revendue à l'antiquaire Martinetti (qui en fera don à l'État).

6) « De grands chercheurs italiens doutent » (p. 45-57), Pinza dès 1905 émettait des réserves, sans désemparer, avec bien peu d'arguments, mais se déclara contre explicitement seulement en 1942 ; toutefois son influence était déjà sensible; il

répétait que les Castellani avaient fabriqué le bijou, Pisani se réclamera de lui (avec beaucoup de variantes, allant jusqu'à supposer que la fibule était fausse mais l'inscription authentique !), comme M. Guarducci.

7) « Ceux qui ne doutent pas » (p. 59-62) : certains ont déjà été mentionnés dans 3), inutile de les citer à nouveau ; J.-H. Michel, juriste et grammairien belge, bénéficie d'un dityhrambe de quatre pages (!), Gordon (1975) est bien traité aussi, bien que, malgré sa minutie, il ne fasse guère avancer la recherche et ne se prononce pas clairement. Au contraire M. Lejeune en 1966 (*REL*, 44, p. 141-181) avait déjà traité à fond du problème posé par la notation de /f/ dans l'Italie ancienne, où la fibule avait sa place (p. 153) ; l'article, cité par sa date, n'a même pas été repris dans la *Bibliographie.* C'était pourtant le centre de la discussion. Visiblement M. Lejeune, dans son compte rendu, ne veut pas accabler Gordon qui n'est pas comparatiste. Recension modérée aussi et courtoise de J. Heurgon, qui a affaire à un non-spécialiste ; au reste il ne voulait pas attaquer brutalement une excellente épigraphiste : M. Guarducci ; une dame mérite des égards ! Il se limite à une ironie légère. Autre grand nom, G. Colonna (1976) qui rejette sans hésiter les « pseudo-arguments » des négateurs.

8) « Presque toute l'Italie ne croit plus à l'authenticité de la fibule » (p. 93-160), à commencer par M. Guarducci qui a allumé la querelle en 1980, en faisant état des doutes, pourtant peu cohérents, de Pinza et de l'hésitation de Gordon pour accabler d'injures W. Helbig, un savant estimé, qui n'avait rien d'un faussaire ou d'un escroc même s'il pratiquait le commerce des antiquités (il participa en 1903 aux *Mélanges G. Perrot*, avec un article en français, en sa qualité d'Associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). M. Guarducci fait état du mutisme de Helbig, qui ne voulait accuser personne et qui laissa le champ libre à Karo après la mort des intéressés en assignant la fibule à la *Tomba Bernardini* ; lui-même mourut en 1915 (non en 1905, p. 96 !). L'Italienne critique l'écriture peu soignée et incrimine la notation du parfait à redoublement. De là sa théorie du faux, œuvre d'un érudit « étranger ». Quant au bijou, sa falsification se dénonce par sa flexibilité et sa patine artificielle, avec des traces d'acide (avis d'un expert, R. Cesareo). Le faux est donc démasqué, car elle croit même reconnaître grâce à une expertise l'écriture de Helbig ! La fille de Helbig perdit un procès intenté pour diffamation. Quant à Gordon (1982), flatté par l'estime de M. Guarducci, il rendit les armes et proclama bien haut, cette fois, la falsification. Archéologues et épigraphistes vivent en effet toujours dans la terreur des faux, de là aussi l'adhésion de Lazzeroni, Belardi, A. L. Prosdocimi et Mancini (entre autres, il faudrait abréger cette accumulation de détails !). En revanche saine réaction de Campanile, G. Colonna, C. de Simone (la longue discussion sur *vhevhaked* doit être réservée pour l'étude de la langue).

9) « Hors de l'Italie » (p. 161-190), on ne trouve à citer que R. Pfister (1983), les autres ne suivent pas M. Guarducci, en particulier M. Hartmann en 2005 (ici encore il convenait d'abréger, car l'affaire était réglée).

10) « Le point de vue des experts » (p. 191-221) : il faut sauter quelques exemples non pertinents de critiques variées, avant d'arriver, p. 201, à l'analyse de E. Formigli (1992), qui montre que la technique du montage est typiquement ancienne et ignorée aujourd'hui, que la fibule a subi des restaurations et a été manipulée, que l'or contient des particules métalliques qu'on ne rencontre jamais dans l'or moderne ; la surface présente la structure naturellement altérée dans des endroits peu accessibles, enfin la teneur en or pur est semblable à celle des autres pièces antiques. Et l'inscription ? Formigli se garde de prendre parti, mais il a été déjà surabondamment prouvé que l'écriture et la langue ne peuvent avoir été inventées en 1887. C'est A. Franchi de Bellis qui en 2007 (seulement !) a mis le point final aux discussions sur la falsification de la fibule, dont tous les arguments

physiques étaient déjà contredits par Formigli en 1992. Ici encore les citations sont souvent trop longues et peu utiles.

La deuxième partie, beaucoup plus brève (p. 228-264), reprend l'essentiel de ce qui a déjà été dit au triple point de vue archéologique, épigraphique et linguistique. Inutile d'insister sur un lapsus du graveur, une haste après le deuxième ꟻH, c'est peut-être la trace d'un I, à cause d'une formule usuelle avec un verbe courant, par exemple *fingere* ou le départ d'un E, simples suppositions (les justifications sont abondantes !). Inutile de revenir sur le digramme *vh* expliqué tout au long du livre. La morphologie est plus importante, à cause du parfait à redoublement qui a son parallèle en osque et sous une forme simplifiée (haplologie ou syncope en préfixation ?) en ombrien (*facust*) et maintenant en falisque (*faced*). Le tableau de P. Poccetti, p. 254, comprend une forme *fifiked* (*fēcī* avec redoublement), non utilisée dans l'exposé et non reprise dans le tableau de la p. 255. Il fallait citer les réserves de J. Untermann sur les parallèles *fēcī* / ἔθηκα, *iēcī* / ἧκα (corriger le grec dans la Bibliographie), car *faciō* et *iaciō* invitent à comparer *capiō* / *cēpī*. Le lapsus d'Ernout, p. 257, aurait dû être corrigé (**dh* > *h* à l'initiale !). Le maintien du second *f* dans *fefelli* est bizarrement expliqué (d'après Meiser), p. 259 ; il ne semble pas ancien (un exemple chez Plaute). L'arbre à deux dimensions (p. 259) est d'obédience néo-bloomfieldienne et aurait dû figurer p. 260 ; il est repris et développé, p. 263, avec une terminologie bien compliquée. *Numasioi* reçoit une certaine lumière de l'étrusque *numasianas*, opportunément cité p. 261, mais est-ce de l'étrusque et non un emprunt à l'italique ? Personne ne cite la troncation illustre: *Numa.*

Cette chronique surabondante et pas toujours ordonnée d'une « affaire » illustre chez les épigraphistes conduit à un dénouement heureux. L'hypothèque « archéométricienne » n'ayant été levée qu'en 1992, il importait donc d'être encore réservé en 1991 (voir p. 249), malgré un dossier irréfutable. On pourrait dire que l'auteur s'est trop complu dans les détails, mais cette discussion méthodologique illustre bien des fautes instructives, en particulier la peur de cautionner un faux, évidente chez Gordon (allant jusqu'à la palinodie !) et chez la plupart des Italiens séduits par la mode et gagnés par la recherche d'un scoop.

L'auteur, p. 8, marque quelques inquiétudes, car le parti de traduire en français toutes les citations, en trois langues, impliquait des risques. En général on résume et on ne traduit que les phrases essentielles en citant l'original en note ; pas de choix ici, d'où beaucoup de longueurs et une foule de répétitions (parfois à la même page). À coup d'anticipations et de rétrospectives on perd un peu le fil ; un index aurait été bien utile, pour s'orienter dans ce labyrinthe. Les dates importantes sont 1887 (et 1888-1891) et 1980 (et 1992), les réquisitoires de M. Guarducci, puis les articles de M. Lejeune de 1955, 1966 et de P. Poccetti en 2005, d'E. Formigli en 1992, d'A. Franchi de Bellis en 2007. Quelques articles aussi (E. Campanile, G. Colonna, C. de Simone) gardent toute leur valeur, bien entendu.

Il faut quand même — ce n'est pas agréable à dire — regretter que coquilles, lapsus, imprécisions et erreurs fourmillent dans ce livre beaucoup trop long, pourtant si utile. La saisie a subi maintes défaillances, et l'auteur n'a pas eu, semble-t-il, le loisir de corriger comme il convient la première version (dictée ?). La philologie est un art difficile qui doit serrer de très près l'exactitude, sinon elle engendre la méfiance.

Les coquilles se corrigent souvent d'elles-mêmes : *Benard, Filipo, Celini, Oigorini, matte, tâches, oxide, platine* (= patine), *bois de chênes* (matière), *carte postal, dissouts, fond* (= fonds), *doit jugée, fait procédé, pures châteaux de fantaisies, on a aucun* etc. ; mais la grammaire est aussi impliquée: *savoir qu'elle* (= quelle) *était la position* (p. 71), *sans que ne*, *leur présence transforment* (p. 111), *s'avèrent être des faux* (p. 227, cf. 142) etc. Les langues étrangères sont aussi malmenées :

l'allemand, *der Staatliche Museen* (plur. !), *Römischen Abteilung* (nomin.), *le Zeitschrift* (f.), Korssen (pour C-), *Nidermann*, *des Alphabet* (gén.), les *Wochschriften* (= *la Wochenschrift,* sg.), *Gött. gehl. Anzeiger* (= *Gött. gelehrte Anzeigen*) ; et plus encore l'italien : *Civiltà del Latio Antiquo*, les *didotti* (= *di dotti*) *stranieri*, *nelle Roma* (sg.), notamment dans les traductions françaises : *apogée* (= souterrain, pour *ipogeo*), *apax*, *glottologue* (= linguiste), Académie des Lynx (= *Lincei,* cf. Lyncée), *Glittoteca* (la *Glyptothek* de Copenhague), *Tera* (= *Théra*), Melo (= Mélos, autrefois *Milo*, ô Vénus !), Cére (= *Caere*), Falères (= *Falerii*, Faléries), *Cerere* (= Cérès), Veiès (= *Veii*, Veies), *Table bantine* (= Table de Bantia), aussi au pluriel, alors que la plaque de bronze est seulement opisthographe, en outre bantin pour la langue. Géographie incertaine: Caere, siège d'une inscription falisque (241 Ve. = le vase de Cérès !). Le français usuel est mis à mal : *wau* (= digamma, non *vau* !), *digraphe* (franglais = digramme), *épigraphe* (cf. espagnol, = inscription), *valide* (= valable), *Termes* de Dioclétien, *champ* (= territoire) falisque, outre la terminologie linguistique très personnelle à propos de l'interprétation du texte ; l'italien *digramma* n'a pas été reconnu et a été plusieurs fois (p. 25, 147, 165 etc.) traduit par *digamma*, ce qui fait contresens. En latin, il faut reconnaître *Castorei* dans *Kasotei* (p. 189), rétablir *romai*, oublié (p. 255). Confusions aussi dans les chiffres ; comment interpréter avant 3800 (p. 24) ? Références faussées : 12561 (p. 256) renvoie à *CIL* 12, 561, *CIL* 144123 = 14, 4123 ; Ve. 022547 = 257 (p. 153) ; Plt. *Truc.* 891 (= 691, p. 256 et lire *gogne* pour cogne) ; Marius Victorinus, ajouter *GL* 6 ; Lattes est cité par son seul prénom, Elias, p. 246. Le vieux recueil de Fabretti est souvent rajeuni : 1967 (p. 53). On corrigera aussi un vers faux, Boileau, *Art poét.* 3, 48 le vrai peut parfois... (lire : quelquefois, p. 130). Préciser p. 261-262 que la traduction de Cicéron, *div*. 2, 85, est celle de Ch. Appuhn. La doctrine n'est pas toujours très sûre et laisse perplexe : confusion des déclinaisons, position hésitante à propos de *ﬁficed* ; l' « invention de l'indo-européen » vers 1870 par les néo-grammairiens (et Bopp, et Pott, et Schleicher, et Bréal ? p. 47) étonnera beaucoup... La présence de δέδακεδ en sicule (p. 175, 254) mériterait d'être vérifiée et utilisée.

On notera avec surprise dans la Bibliographie l'absence du fascicule IV du *CIL* I^2 (A. Degrassi, 1986) et l'exclusion des articles fondamentaux de M. Lejeune, « Les notations de F dans l'Italie ancienne », *REL*, 44, 1966, p. 141-181, E. Formigli, « Indagini archeometriche sull'autenticità della fibula prenestina », *Mitteil. d. deutschen arch. Instituts, Röm, Abt.* 99, 1992, p. 329-343 (référence incomplète) et A. Franchi de Bellis, « La fibula di Numasios e la coppa dei Veturii », *Quaderni dell'Inst. di Ling. d. Univ. di Urbino*, 12, 2007, p. 63-142, pourtant cités dans le cours de l'ouvrage.

L'énorme travail de documentation de l'auteur est patent, mais il souffre d'un certain amateurisme, vérifiable dans les multiples lapsus, mais aussi dans les sarcasmes dont il poursuit, par exemple, les latinistes « adeptes du thème latin » (p. 131, 251-252, 263), qui ne sont assurément pour rien, les pauvres, dans les malheurs de la fibule et l'ironie qu'il manie à propos des savants qui se sont trompés : furie (M. Guarducci !), ridicule (Mancini), pitoyable (Gordon) etc. Le dernier chapitre, p. 191-228 apporte de précieuses informations sur l'analyse physique approfondie et moderne du bijou, qui annulent les doutes exprimés par les experts recrutés par M. Guarducci et démontrent sans contestation son authenticité. Merci à E. Formigli 1992, publié dans les *Mitteilungen* du *Germanico*, juste revanche pour W. Helbig ! Les illustrations sont généralement révélatrices et s'ajoutent heureusement aux documents photographiques sur les spécialistes concernés. Quant à la langue et à l'écriture, elles avaient été reconnues comme authentiques de longue date (1890 !) et sans cesse confirmées par de nouveaux documents. Est-ce alors enfoncer une porte ouverte ? se demandera-t-on, car depuis vingt ans (1992)

il n'y a plus débat. Un livre deux fois plus court, procédant à un choix ordonné parmi les textes et les auteurs, n'étant citées et traduites que les formules caractéristiques avec le résumé du reste aurait mieux répondu aux besoins. L' « affaire » en tout cas méritait d'être connue en détail pour illustrer la nuisance permanente des modes, des rumeurs et de l'argument d'autorité. Une lecture de cette histoire touffue ne sera profitable qu'à la condition d'être critique (c'est demander beaucoup aux débutants !).

Pierre FLOBERT.

Giulio Mauro FACCHETTI, *Scrittura e falsità* (Collection « Historica », n° 8) : Roma, Giorgio Bretschneider, 2009, XI et 170 pages.

L'épigraphiste et linguiste Giulio Mauro FACCHETTI, spécialiste notamment d'étrusque, publie sous le titre *Scrittura e falsità* un ouvrage consacré à la notion de faux, dont le contenu, parfois divertissant, est cependant tout sauf anecdotique, eu égard aux problèmes, importants à tous points de vue, que cette notion nous semble poser en épigraphie et en critique des textes — l'auteur traite principalement le cas des inscriptions, mais il prend aussi en considération les autres catégories de faux écrits. En effet les faux constatés ou supposés y sont nombreux et ils touchent et mobilisent un large public. Par surcroît ils posent un problème de définition et d'analyse difficile, puisqu'il n'est pas toujours aisé de distinguer le faux de l'interprétation erronée de bonne foi, ou de la fabrication délirante à l'authenticité de laquelle adhère le faussaire lui-même.

L'auteur, dans un premier chapitre (« Scrittura e non scrittura », p. 1-34), rappelle différentes définitions utiles, relatives à la distinction entre signe linguistique et signe non linguistique, entre graphème et phonème, entre sématogramme et phonogramme — ce rappel, issu d'autres travaux de l'auteur, constitue une excellente et utile synthèse d'initiation à ces questions.

G. M. FACCHETTI aborde ensuite méthodiquement les différentes catégories de faux (« Scrittura falsa e scrittura falsificata », p. 35-68), entendu comme un mensonge, c'est-à-dire quelque chose qui se donne pour ce qu'il n'est pas. En effet, l'élément de faux peut se trouver à des niveaux très différents. L'inscription ou le document peut être une copie d'un document plus ancien — si elle se présente comme telle, cette copie n'est pas un faux. Un document authentiquement ancien peut par ailleurs inclure des citations fausses, mais anciennes, de textes encore plus anciens fabriqués. Des citations fausses peuvent aussi y être intégrées à date récente, par exemple à l'occasion d'un recopiage. Un texte authentiquement ancien peut faussement être attribué à un contexte, par exemple archéologique, où il n'a rien à faire. Le faux peut consister dans une traduction ou déchiffrement ou interprétation, le document originel étant authentique, mais déchiffré ou traduit ou commenté d'une manière qui implique falsification. Enfin, le document lui-même peut être entièrement fabriqué ; c'est là le cas le plus courant, mais pas le seul.

G. M. FACCHETTI examine ensuite dans ce même chapitre les motivations du faux, qui sont de nature diverse, économique — fabriquer un objet de valeur par exemple, en gravant une inscription intéressante dessus — ou morale — défendre une thèse identitaire de type culturel, politique ou religieux, par exemple en inventant un passé glorieux, la trace de la présence d'une écriture prestigieuse dans une région, ou en fabriquant des documents sur un état ancien de telle religion. Mais le faux peut être un simple divertissement, ainsi *Les Chansons de Bilitis* de

Pierre Louÿs. Sur ce point l'analyse de G. M. Facchetti nous semble pouvoir être encore enrichie, mais c'est un domaine qui va au-delà de la critique des sources et qui pose des questions relevant de la psychologie : si, comme nous le pensons, une partie au moins des faussaires, même parmi ceux qui vont jusqu'à fabriquer les documents *ex nihilo*, croient, d'un certain point de vue à préciser, à leur propre fabrication, comment est-il possible d'évaluer leur action ? G. M. Facchetti parle trop aisément de mensonge et de volonté de duper le public, et trop peu, nous semble-t-il, de cet aspect de la personnalité des faussaires. D'autre part, quelle distinction établir entre une analyse aberrante, mais de bonne foi et défendue par des méthodes qui peuvent passer pour scientifiques, et une analyse qui relève du faux ? Déterminer ce qui relève de l'un et de l'autre nous semble difficile et pose les mêmes problèmes de psychologie que la fabrication d'un document entièrement faux, ou plutôt des problèmes encore plus délicats puisqu'on n'attribue pas au faussaire la confection d'un objet matériel, mais seulement de la complaisance à soutenir des hypothèses inacceptables.

Le troisième chapitre (« Analisi di alcuni casi concreti », p. 69-126) examine des cas particuliers de documents épigraphiques exceptionnels, spectaculaires, dont il est largement mais non pas unanimement admis qu'il s'agit de faux. L'auteur tente avec beaucoup de sérieux de déterminer si ces documents, provenant pour la plupart de l'Italie et attribués à l'Antiquité, peuvent ou non être acceptés. Le problème se pose surtout pour des inscriptions retrouvées en-dehors de fouilles régulières et bien documentées, donc sans contexte fiable, et présentant un contenu spectaculaire, donc susceptible de présenter un intérêt identitaire, par exemple un texte mycénien retrouvé par des fouilleurs amateurs dans les Abruzzes.

Le quatrième et dernier chapitre examine un autre cas particulier, peut-être plus inquiétant, celui des écrits délirants destinés au grand public (« Falsificazione e pseudosaggistica », p. 127-165). Il existe en effet dans le commerce un grand nombre d'ouvrages promettant des découvertes sensationnelles et décisives pour l'histoire de l'humanité entière. L'auteur donne l'exemple du prétendu continent de Mu englouti dans l'Océan Pacifique avec toutes les merveilles qu'il contenait, objet de publications depuis les années 1920, encore aujourd'hui diffusées et développées. G. M. Facchetti constate que cette littérature pose des problèmes sérieux et qu'elle doit être combattue énergiquement. Elle répand en effet un état d'esprit antiscientifique, hostile aux institutions universitaires accusées de rejeter des découvertes majeures, et nuit donc aussi bien au grand public qu'à la recherche elle-même. Elle est également négative d'un autre point de vue, dit l'auteur, en ce qu'elle jette le soupçon sur quiconque travaille sur les épigraphies mal connues, mais authentiques, que nous ont laissées les civilisations passées. Le cas de l'étrusque, dont les spécialistes comme G. M. Facchetti reçoivent régulièrement des essais de déchiffrement et d'interprétation délirants et obstinés, est ici un excellent exemple. Sur ce point encore, l'analyse de G. M. Facchetti devrait peut-être être prolongée, en l'occurrence par une étude conjointe de psychologie et de sociologie : comment rendre compte des aspects délirants de la « pseudosaggistica », de sa puissance pour susciter la croyance, et comment la délimiter exactement par opposition à la recherche scientifique, comment démêler le normal du pathologique ?

L'ouvrage de G. M. Facchetti est ainsi une contribution sérieuse à un problème qui n'est pas marginal en épigraphie, ni plus généralement en critique des textes. Comme base pour l'étude et la classification des falsifications, et aussi comme plaidoyer pour une démarche plus active de vulgarisation de la part de la recherche universitaire, il mérite d'être lu attentivement.

Emmanuel Dupraz.

Paola Caruso (dir.), *Antiqua Beneventana. La storia della città romana attraverso la documentazione epigrafica* : Bénévent, La Provincia Sannita, 2013, 503 pages.

Il s'agit d'un ouvrage collectif, tiré des actes d'un congrès qui s'est tenu en 2009, regroupant, après l'introduction de Paola Caruso, qui rappelle l'histoire des études sur l'épigraphie de Bénévent, seize contributions différentes, chacune pourvue de sa bibliographie propre. Les trois premières sont consacrées aux recherches archéologiques récentes sur le territoire de la cité, par exemple celles qui ont permis la redécouverte d'une longue inscription décrite par l'érudit Verusio, mais qui avait disparu lors du tremblement de terre de 1688 (Luigina Tomay), au contexte de trouvaille de la base inscrite au nom de Fullonius (Marcello Rotili), ou aux données actuellement connues sur la structure urbaine de Bénévent à époque romaine (Mario Pagano). Les trois études suivantes traitent des recherches menées dans le passé sur l'épigraphie locale, avec Ottavio Bilotta au XVII^e^ s. (José Remesal Rodríguez), Raffaele Garrucci (Italo M. Iasello) et Theodor Mommsen (Marco Buoncuore) au XIX^e^ s. Un groupe de six travaux regarde des questions posées par le corpus épigraphique de la cité : les sénateurs originaires de la ville entre l'époque sullanienne et la tétrarchie (Giuseppe Camodeca), les décurions (Antonella De Carlo), les Augustales (Gemma Corazza), le groupe des inscriptions du Pagus Veianus (Nicola De Palma), les inscriptions chrétiennes, avec six inscriptions nouvelles, courtes et fragmentaires, et des relectures de documents déjà connus (Antonio Enrico Felle). Le dernier groupe, comptant quatre contributions, est consacré à la présentation de documents nouveaux : Heikki Solin étudie une série de quatorze inscriptions de découverte récente — dont sept assez fragmentaires — reprend après autopsie l'examen de *CIL*, IX, 1929 et 1700 et d'une inscription du Pagus Veianus, signalée en 1994 puis 2010 par Nicola De Palma, mais non reprise dans l'*Année épigraphique* ; Laureato Maio aborde les données épigraphiques du lieu-dit Castelpoto (fondation d'époque lombarde, mais sur le territoire de laquelle avaient existé des installations antiques, qui ont livré dix documents épigraphiques, dont une dédicace à Hécate), puis aborde, avec Heikki Solin, le cas de huit épitaphes inédites ; Alessandro L. Mellili étudie l'épitaphe laissée à sa compagne Valeria Maximilla — probablement une affranchie — par un esclave public, Noricus, qui exerçait les fonctions de caissier (*arkarius*) de la colonie, cas qui s'ajoute ainsi aux deux déjà connus. Ce volume offre donc un bon panorama du patrimoine épigraphique de la cité et de ses enrichissements les plus récents : pour une cité qui a livré, ainsi que le rappelle Paola Caruso, environ 900 inscriptions latines et se clase donc parmi les dix villes italiennes les plus riches de ce point de vue, il n'est pas mauvais qu'une telle synthèse fasse ainsi le point sur la question.

Dominique Briquel.

† Adriano Cappelli, Lexicon abbreviaturarum. *Dizionario di abbreviature latine ed italiane*. Settima edizione ampliata e rinnovata da Mario Geymonat e Fabio Troncarelli (Collection « Manuali Hoepli ») : Milan, U. Hoepli, 2011^7^, LXXVII et 657 pages.

Il n'est probablement pas besoin de rappeler ici les services signalés que rend depuis plus d'un siècle le dictionnaire des abréviations latines et italiennes de Cappelli, publié pour la première fois en 1889. Conçu à l'origine pour les archivistes et les bibliothécaires, cet instrument de travail rassemble les abréviations des écritures documentaires et livresques du Moyen Âge et de la première modernité ; à ce titre,

il s'est imposé aussi aux codicologues et aux philologues. La liste des abréviations manuscrites est par ailleurs suivie d'un utile catalogue des abréviations épigraphiques utilisées depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne, ce qui rend « le Cappelli » utile aussi aux épigraphistes, surtout lorsqu'ils poussent leurs investigations jusqu'au Moyen Âge et à l'époque moderne.

Le succès de cet usuel avait justifié deux rééditions du vivant de l'auteur (1912[2], augmentée ; 1929[3], corrigée), puis trois autres, posthumes (1949[4] ; 1954[5] ; 1961[6], régulièrement réimprimée jusqu'en 2006), qui n'apportaient pas de réelles nouveautés à part l'introduction, en 1949, de 9 planches hors texte, reproduisant des chartes latines du Moyen Âge italien accompagnées de leur transcription intégrale, mais ayant valeur d'exemple plutôt que de véritable outil. Le dernier enrichissement substantiel de l'ouvrage remontait donc à plus de quatre-vingts ans, ce qui rendait nécessaire une vraie mise à jour en vue d'une septième édition, tâche que la maison Hoepli, éditeur de Cappelli depuis les origines, a confiée à un illustre philologue, le regretté Professeur Mario Geymonat, de l'Université Ca' Foscari de Venise, et à l'un des plus éminents paléographes italiens, le Professeur Fabio Troncarelli, de l'Université de Viterbe.

Les responsables de cette nouvelle édition, probablement encouragés par l'éditeur, ont pris le parti de reproduire la précédente de manière anastatique et de faire figurer leurs additions à la fin de chaque section — un choix sur lequel nous reviendrons. Voici donc de quoi se compose le vade-mecum dans sa nouvelle version :

- La très utile introduction de 56 pages, que Cappelli avait intitulée « Bachigrafia medioevale » et où il exposait les règles présidant à l'abréviation médiévale a été intégralement conservée en l'état, avec ses six sections consacrées à l'abréviation par troncature (1), à l'abréviation par contraction (2), aux signes abréviatifs à signification propre (3) et relative (4), aux abréviations par suscription (5) et aux chiffres, romains et arabes (6). À cela, les responsables ont ajouté deux nouveaux chapitres de deux pages chacun, où l'on apprendra peu de choses : le premier est consacré aux abréviations épigraphiques et comporte une brève bibliographie (p. LVI-LVII), le second touche l'épigraphie monétaire et livre, à titre d'exemple, quatre reproductions de monnaies romaines accompagnées du développement de leurs légendes (p. LVIII-LIX). Ce souci d'étendre l'introduction méthodologique de Cappelli à deux domaines qu'elle laissait jusque-là de côté était parfaitement bienvenu, mais on eût aimé des développements un peu plus substantiels.

- Viennent ensuite, sans changement par rapport aux éditions précédentes, les neuf planches diplomatiques accompagnées de leur transcription intégrale (p. LXI-LXXXVII et pl. 1-9).

- Le cœur de l'ouvrage est toujours composé, sur 428 pages, de la liste des abréviations manuscrites latines et italiennes du Moyen Âge, telle qu'elle avait été établie par Cappelli dans l'édition de 1929[3] (les entrées sont rangées par ordre alphabétique ; les abréviations commençant par le « neuf tironien » valant *cum-* ou *con-* ont été regroupées à la fin de la lettre *C*, p. 68-85, tandis que les « signes conventionnels » et abréviations à valeur numérique sont renvoyés à la fin du lexique, p. 406-428). Chaque abréviation, reproduite de façon manuscrite, est accompagnée de sa transcription, de son développement et d'une indication approximative de l'époque à laquelle elle est attestée. Un système de renvoi fonctionnant par astérisques signale, à l'endroit où elles auraient dû prendre place, les additions de Geymonat et Troncarelli, qui ont été regroupées en fin de section (p. 434-509). Ces quelque soixante-quinze pages constituent un enrichissement d'environ 18 % et forment la part la plus considérable de l'apport de la nouvelle édition. La présentation adoptée dans cette annexe est globalement la même que celle de Cappelli, mais, outre la date des abréviations, Geymonat et Troncarelli

mentionnent la cote des manuscrits où ils les ont trouvées, ce qui fournit de précieuses indications. Ils ont principalement — mais non exclusivement — travaillé à partir de volumes de la Bibliothèque apostolique vaticane datant des XIV^e^-XV^e^ s. Par ailleurs, à la différence de CAPPELLI, qui avait apporté un soin minutieux à la reproduction manuscrite des abréviations qu'il relevait, GEYMONAT et TRONCARELLI ont préféré, comme ils le revendiquent eux-mêmes (p. 430), s'abstenir de reproduire les particularités graphiques des manuscrits qu'ils utilisaient et reproduire leurs abréviations dans « un alphabet de base, proche de la caroline ». C'est un choix qui pourrait se justifier si l'on ne relevait dans cette minuscule caroline des morphologies aberrantes, comme celle du *s* ou du *p*, qui font plutôt penser à l'anglaise ronde que pratiquaient nos grands-parents.

- On trouve ensuite le répertoire des abréviations épigraphiques de CAPPELLI (p. 511-598), suivi, de la même manière, des adjonctions des responsables de la nouvelle édition, qui représentent une vingtaine de pages (p. 599-620). L'apport nouveau concerne principalement les inscriptions antiques, mais peut s'avérer utile aussi pour les épigraphes modernes, qui s'en inspirent.

- Une nouveauté fort utile ne laissera pas insensibles les numismates : il s'agit d'un appendice d'une vingtaine de pages (p. 621-642) consacré aux abréviations propres à l'épigraphie monétaire de l'Antiquité (les monnaies médiévales et modernes ont été délibérément laissées de côté). L'effort est louable et rendra quelques service, notamment pour ce qui concerne les marques d'ateliers monétaires et d'officines, qui ont particulièrement retenu l'attention des auteurs.

- Le volume se clôt enfin sur la bibliographie dressée par CAPPELLI (p. 643-657), dont aucun titre n'est postérieur au début du XX^e^ s. C'est que, là encore, les additions de GEYMONAT et TRONCARELLI se trouvent ailleurs, à la fin de l'introduction dont les deux auteurs ont fait précéder leurs additions (p. 431-433).

Ce dernier point confirme l'impression globale que donne cette septième édition, celle d'un ouvrage irremplaçable qui est en train de gagner en performance — ce dont on ne peut que se féliciter — mais dont la fragmentation rend, par la même occasion, le maniement assez malaisé : ce ne sont plus deux, mais cinq listes d'abréviations qu'il faudra maintenant consulter (abréviations manuscrites et supplément, abréviations épigraphiques et supplément, abréviations monétaires). On en comprend bien la raison : le répertoire de CAPPELLI datant, pour l'essentiel de 1929, les éditions Hoepli n'ont à leur disposition aucun fichier informatique ; elles sont donc contraintes, faute de vouloir recomposer, à adopter la méthode de la reproduction anastatique, qui leur interdit d'intercaler les adjonctions à l'intérieur du texte originel. Espérons que les procédés modernes permettront de trouver, lors d'une prochaine réédition, une solution permettant de mettre un peu d'ordre dans ce bel instrument. Mais, pour finir, saluons une fois encore le travail irremplaçable de CAPPELLI et le couronnement que lui apportent GEYMONAT et TRONCARELLI, à qui bien des paléographes seront maintenant redevables.

François PLOTON-NICOLLET.

Thierry SARMANT & François PLOTON-NICOLLET, *Jetons des institutions centrales de l'Ancien Régime. Catalogue*, t. 2 (n° 826-2621) : *Juridictions* : Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2012, 216 pages + 16 planches en couleur.

Avec ce tome 2 (pour le premier, voir *REL*, 89, 2011, p. 532-534), le catalogue des jetons du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale de France aborde les juridictions centrales de l'État, c'est-à-dire le Conseil du roi, la Chambre des

Comptes et la Cour des Monnaies, depuis François Ier jusqu'à Louis XIV, et, exceptionnellement (pour les avocats au Conseil du roi, les substituts au Grand Conseil, les secrétaires du roi et le Parlement de Paris), Louis XV et Louis XVI, les jetons des institutions centrales ayant été progressivement remplacés par ceux des institutions administratives et financières qui feront l'objet des tomes 3 et 4. Comme dans le premier tome, les auteurs développent et traduisent les légendes latines (l'immense majorité, à côté de quelques légendes françaises et, exceptionnellement, grecques, elles aussi traduites), en indiquent le cas échéant la structure métrique (dactylique) et l'auteur, quand il est connu (j'ai relevé d'intéressantes contributions de Jean Dorat), en repèrent des sources antiques et en décryptent les significations et les allusions historiques ou mythologiques.

Les traductions sont presque toujours exactes et précises : elles ne sont qu'exceptionnellement larges et on ne peut les chicaner que sur de petits détails. Par exemple, j'aurais traduit *Sentit equus dominum* (p. 36, n° 1026) tout simplement par « Le cheval sent son maître » plutôt que « Le cheval connaît son maître » et la traduction de *Stat secura tribus* (p. 107, n° 1657) par « Elle s'appuie sur elles trois » ne rend pas compte de l'adjectif *secura* (cf. aussi p. 133, n° 1828).

Le décryptage des sources de ces inscriptions, qu'il s'agisse de citations — exactes ou légèrement récrites — ou encore d'emprunts qui s'intègrent, avec modification du sens, à une nouvelle expression, nous intéresse particulièrement, car il s'agit là d'un chapitre important de la réception de la littérature latine dans des documents métalliques qui expriment l'idéologie de leur temps. Le remarquable travail des auteurs, dans sa minutie, établit que non seulement la poésie classique est souvent mise à contribution (en premier lieu Virgile, puis Horace, Ovide et Juvénal, et même Tibulle, Manilius [sur lequel nous reviendrons], Lucain, Silius Italicus, Stace, et peut-être Calpurnius Siculus, Perse, Sénèque ou Valérius Flaccus), mais peut-être aussi la prose (peut-être Tite Live et Tacite) et sûrement la poésie latine tardive (Némésien, Claudien, Prudence, peut-être Paulin de Nole, Paulin de Périgueux ou Boèce), peut-être même néo-latine (Spagnoli), et, sûrement, au moins une fois, saint Augustin (p. 112, n° 1704, cf. *Conf.*, 13, 9, 10). Les sources latines bibliques ne sont pas non plus absentes : surtout l'Ancien Testament, d'abord les *Psaumes* (53 [54], 84, 110, 111, 112, 132 [131],138, 144 [145]), parfois les *Nombres*, les *Juges*, voire l'*Ecclésiastique* ; mais aussi les Évangiles (*Matthieu* et *Luc*) et les *Actes des Apôtres*. Un proverbe latin, intégré aux *Adages* d'Érasme, apparaît aussi sur un jeton des officiers du Conseil (p. 94, n° 1565). Parfois, les sources classiques et chrétiennes dialoguent pour donner un sens nouveau : ainsi, dans un jeton de la chancellerie de 1629 (p. 112, n° 1701 : *iniqum* [sic] *separat aequo*), une citation de Manilius (4, 771), par l'introduction d'un van au centre du jeton, se trouve réinterprétée à la lumière de la parabole du bon grain et de l'ivraie (*Matth.*, 13, 24-43). Parfois, c'est une réalité du monde antique qui se trouve récupérée dans une intention politique explicite : ainsi, en 1606, sur un jeton du Conseil du roi (p. 45, n° 1089-1091), dont le motif est repris, la même année, par la Cour des Monnaies (p. 196, n° 2485), Sully lance un avertissement aux Espagnols après la paix de Vervins en associant à une représentation du temple de Janus aux portes fermées la légende *Clausi cavete recludam* (« Je les ai fermées, prenez garde que je ne les rouvre »).

À ce magnifique travail de décryptage, je n'ai qu'une petite pierre à ajouter : un certain nombre de jetons, comme certains emblèmes, mettent en scène la croyance antique, qui remonte à Aristote et qui a été développée en vers par Claudien (*Pr. 3 Cons.* : voir le tome II/1 de mon édition dans la CUF, p. 32-33 et 169-170, où les principaux textes sont cités), selon laquelle l'aigle, seul animal à pouvoir regarder le soleil en face, met à l'épreuve ses petits dès la naissance : s'ils peuvent fixer

le soleil, ils sont ses dignes fils, mais s'ils ne le peuvent pas, l'épreuve du soleil montre qu'ils sont « dégénérés » et, comme un *pater familias* qui refuse un enfant, il élimine les aiglons indignes de lui. Le premier jeton, de 1585, pour le Conseil du roi, est dû à Jean Dorat (p. 30, n° 976 = 977 à 981, dont le revers est repris pour la Chambre des comptes, p. 160-161, n° 2105). Les auteurs décrivent ainsi le revers : « DEGENERES / SOL ARGVIT (« Le soleil révèle leur bassesse »). Un aigle et un aiglon sur la cime d'un roc, d'où tombent deux autres aiglons ; au-dessus d'eux, le soleil darde ses rayons… ». Ils reprennent l'analyse de V. Juren, auteur d'un article sur Dorat et les jetons (*Revue Numismatique*, 21, 1979, p. 194-210, en particulier p. 201-202) : Dorat se serait inspiré de Virgile (*Aen.*, 4, 13 *Degeneres animos timor arguit*). Mais Didon ne se réfère nullement aux aigles, et Claudien me paraît une source plus probable. Je cite ici les vers dont j'aurai besoin dans la démonstration de ce paragraphe : (v. 1-2) *Paruos non* aquilis fas *est educere fetus / ante fidem solis iudiciumque poli*… (v. 6-8) *Consulit ardentes radios et luce magistra / natorum uires ingeniumque* probat. / Degeneres *refugo torsit qui lumine uisus, / unguibus hunc saeuis ira paterna ferit*. Pour moi, Dorat a repris le *degeneres* de Claudien et son *sol arguit* résume efficacement toute la situation décrite en détail par Claudien : l'aigle et l'aiglon sur le pic regardent le soleil ; les deux autres aiglons ont été jetés en bas du nid. Le deuxième type de jeton, postérieur d'un siècle, date de 1685 et concerne les avocats du roi (p. 98, n° 1590 = 1591-1592 ; type repris sous Louis XV en 1725, p. 99, n° 1595). La légende *Solis fas cernere solem* est associée à trois aiglons qui s'envolent sur la mer pour se diriger vers le soleil. Les auteurs citent des poètes tardifs (dont Prudence) pour la clausule *cernere solem.* Mais Prudence n'évoque pas les aigles et la thématique, avec le décor marin, renvoie à Aristote ou Pline l'Ancien qui se référaient précisément à l'aigle des mers (l'haliète), alors que la formulation *illis (= aquilis) fas* peut rappeler le premier vers de Claudien *aquilis fas*. Une variante représente les aiglons dans un paysage terrestre, donc plus proche de Claudien : trois aiglons montant vers le soleil alors que le quatrième retombe au sol, avec la légende *Admittit quos sole probet* (cf. le *probat* du v. 8 de Claudien) : p. 98, n° 1594, sans date, Louis XIV (scène toujours terrestre, mais légèrement modifiée et avec pour légende déjà discutée *Solis fas cernere solem* en 1751, p. 99, n° 1598-1599, puis en 1762, avec quatre aiglons tournés vers le soleil et un à terre, p. 99-100, n° 1600 et 1601). Enfin, un troisième type me semble renvoyer encore à la légende de l'aigle qui regarde le soleil : il s'agit d'un jeton de la Cour des Monnaies (Louis XIII, sans date) qui associe la légende *Patrios sequitur ausus* au motif de l'aigle couronné contemplant le soleil depuis la terre. J'y vois l'image de Louis XIII qui, après la mort de son père, suit ses audaces en osant regarder le soleil, mais ici, contrairement aux jetons précédents, on ne peut établir aucun lien précis avec Claudien.

Comme le précédent, mais avec un effort dans le développement des légendes et l'ajout judicieux de seize planches en couleur qui offrent des agrandissements de certains types particulièrement intéressants, ce deuxième tome comblera tous ceux qui, numismates, historiens, historiens de l'art ou littéraires, s'intéressent à la réception de l'antiquité gréco-latine et à la compréhension d'une période qui s'est nourrie de l'antiquité classique. On attend avec impatience les volumes suivants !

Jean-Louis Charlet.